

François-Zavier de Vaujany, *Apocalypse managériale*, Les Belles lettres, 2022

Voilà un livre totalement déconcertant, mal foutu et passionnant. Passionnant parce qu'il représente une critique de fond de la notion même de management, que cette critique est fondée sur une culture philosophique approfondie et que ceci nous change des manuels de recettes et des livres de morale auxquels se limite le plus souvent la « littérature » managériale et, tout autant, celle des « sciences de gestion ».

Qu'est-ce que c'est qu'une apocalypse ? C'est une vision de l'avenir tel qu'il se présente comme la suite nécessaire du grand récit auquel on adhère. « Les managers, ces nouveaux prophètes, écrivent et réécrivent les tendances, les scénarios, les évolutions, les innovations, les ruptures de ce monde de demain à conquérir dès aujourd'hui. En effet les managers sont les producteurs et les prophètes de nouvelles "apocalypses managériales" » (p. 134). Voilà qui est dit.

D'où vient cette gnose managériale ? Des États-Unis et de l'immédiat après-guerre, nous répond l'auteur. Les États-Unis, faible puissance industrielle jusqu'alors, se sont organisés pour répondre en un temps record aux besoins de toutes sortes qui résultaient de son entrée en guerre. D'où la généralisation du taylorisme, d'où une planification précise de la production industrielle, d'où la mise sur pied du complexe « militaro-industriel », tel qu'il demeure aujourd'hui. Car le monde du management correspond à une vision résolument guerrière sans le dire : il faut « gagner », « être les meilleurs », « viser l'excellence », mettre en œuvre une « stratégie efficace », « optimiser les moyens », « mobiliser » les salariés, etc. Avec quel objectif ? Ouvrir un avenir fait de paix et de bonheur dans l'abondance. Permettre à chacun de rêver à ce que sera son prochain modèle de voiture. Tout le reste est secondaire.

Cette gnose (l'auteur n'emploie pas ce terme, mais c'est de cela qu'il s'agit) se situe au point de rencontre entre la technostructure qui s'est ainsi constituée et la digitalisation du monde. Et l'auteur d'imaginer une conversation, dans un restaurant de New York, en 1943, entre James Burnham, l'auteur de « L'ère des organisateurs », Norbert Wiener, le père de la cybernétique, et en contrepoint, Saint-Exupéry, le père du Petit prince. Voici donc l'origine du monde d'aujourd'hui. Ce monde, on en vit les caractéristiques : omniprésence de l'outil digital, polarisation sur l'avenir radieux à construire, proclamation d'un récit optimiste, négation de la dimension symbolique qui crée une communauté humaine historique, volonté d'ignorance des racines qui nous viennent du passé et réduction du présent à la préparation de l'avenir. Reprenons.

Omniprésence de l'ordre digital : l'outil que représente l'informatique contribue fortement à modifier la structure de notre pensée. Il nous enferme dans une logique binaire dans la mesure où il n'y a pas d'intermédiaire entre 0 et 1 ; il réduit le langage à un simple support d'information ; il subordonne notre jugement à des algorithmes dont nous ne connaissons pas les détails et qui nous orientent malgré nous vers le comportement que souhaite obtenir de nous, dans son anonymat, celui qui les a programmés.

Construction d'un avenir radieux : le management vise le futur. Le présent ne compte que dans la mesure où il nous y entraîne, où nous sommes tendus vers la réalisation d'objectifs supposés représenter un monde meilleur et désirable. Sur la flèche du progrès, le passé se

trouve ainsi dévalué comme un stade inférieur de la marche de l'homme sur le chemin du progrès, celui-ci ayant été lui-même réduit à tout ce que permet ou ce que laisse espérer le progrès technique.

Réduction de la réalité de l'étant à ce qu'il est indépendamment de sa dimension symbolique : il s'agit d'un monde plat, qui exclut par avance toute valeur à ce qui ne serait pas de l'ordre de la matière et qui réduit la planète au rôle d'une carrière, en laquelle on peut se servir autant que de besoin, et de dépotoir où se débarrasser de tous les déchets tels qu'ils résultent de l'activité humaine.

Voilà pour l'essentiel. Et pour y parvenir, l'auteur convoque Heidegger, Ricoeur et Merleau-Ponty. Ceci élève le niveau de la réflexion. À Heidegger se trouve emprunté le reproche fait à l'apocalypse managériale de réduire l'être au *dasein* (c'est clair ?), c'est à dire à l'étant-là (ce qui est certainement beaucoup plus clair), autrement dit à ce qui est-là du seul point de vue de l'*homo faber*. A Ricoeur, il emprunte la question du sujet : que devient l'être humain dans tout ça ? On pense ici à « l'obsolescence de l'homme » déplorée par Günter Anders, dont on peut regretter que Vaujany ne le cite pas davantage.

Ceci était le quart d'heure philosophique. Tout ceci pour en venir à quoi ? A la nécessité de sortir de la vulgate du management, tel qu'il s'impose à nous comme au monde entier, afin de s'acheminer vers autre chose, qui serait plus respectueux du lien social et de l'avenir de la planète. Et c'est là que le livre est véritablement mal foutu. Il nous entraîne dans une magnifique critique du grand récit managérial, comme on en trouve peu, et tout ça pour nous convier finalement à marcher à travers les rues (sic) afin de retrouver le sens du réel. Pourquoi pas ? Chacun son truc. Mais il est permis d'affirmer que c'est là une suite assez décevante, après de tels développements (près de 600 pages au total).

A moins que la marche dans les rues et la visite des fablabs ne nous ramènent au cheminement que nous propose Heidegger. Il nous faut sortir des évidences du monde tel qu'il résulte de la pensée managériale et cybernétique afin de partir à la découverte d'autre chose. Pour cela, il nous faut accepter d'abandonner la chaleur rassurante des évidences et l'accumulation des poncifs dont nous assomment les livres de management, tels qu'ils nous invitent à nous enthousiasmer pour la création d'un « avenir meilleur » auquel il nous faudrait tout sacrifier. De ce point de vue, la démarche de François-Xavier de Vaujany, dont on se souviendra qu'il est professeur à Dauphine, est très certainement salubre. Il vient conforter une tendance qui se manifeste d'ores et déjà ça et là : envoyer promener les tableaux de bord de gestion et les ratios de rentabilité, jeter au panier les scénarios et la stratégie supposée « gagnante », bref, le bric-à-brac du management, afin de s'intéresser à autre chose et revenir au monde réel.

Hubert Landier